

Colloque *Romain Rolland musicologue et écrivain de l'Intime*

« *Ma vraie langue est la musique... ... car j'y vois une langue de la vie intérieure* »

Olivier Henri Bonnerot

Qui donc a jamais mesuré le champ historique ouvert par l'étude des liens qui unissent littérature et musique ?

Voici un moment fort de ce champ : la commémoration du Cent cinquantième anniversaire de la naissance de « Romain Rolland, musicologue et écrivain de l'Intime. »

« Ô ma vieille compagne, ma musique, tu es meilleure que moi [...] Je ne t'ai jamais trahie, tu ne m'as jamais trahi, nous sommes sûrs l'un de l'autre. Nous partirons ensemble, mon amie. Reste avec moi jusqu'à la fin ! »

Quoi de plus intime que cet aveu, de plus intimiste ? Au-delà en effet de l'activité musicologique de Romain Rolland – ses cours sur l'histoire de la musique associés étroitement à ceux sur l'histoire de l'art, ses articles, ses comptes rendus de presse, ses ouvrages depuis ses premiers textes sur Perosi ou Strauss jusqu'au dernier volume des grandes époques créatrices de Beethoven, s'écrit une langue. Plus qu'une activité, plus qu'un refuge, la musique lui est une langue, comme il l'a dit lui-même : « Ma vraie langue est la musique... » (À Clara Collet, 25 avril 1906).

Et, en 1925, il complète cet acte de foi : « Car j'y vois une langue de la vie intérieure... »

Ne sommes-nous pas là, arrivés au cœur de l'Intime, au moment précis de l'union de l'érudition et de l'intuition créatrice, au moment où l'écrivain dans son « voyage intérieur », révèle sa complexité personnelle, puis l'harmonise ?

Une telle problématique porte au cœur de la question musicale et littéraire comme de la pratique de l'écriture. La trinité de cette problématique et la diversité des plans

qu'elle exige constituent l'originalité de ce colloque minutieusement, subtilement préparé par Martine Liégeois, présidente de l'Association, Roland Roudil, Hervé Audeon.

Le 17 novembre, à la BnF, en une synthèse claire et vigoureuse, Christophe Corbier résume la formation du concept de Renaissance chez Rolland fondé sur la « force et l'énergie », illustrée par les figures de Michel-Ange, de Palestrina, de Monteverdi. Suivant le cours de l'Histoire, Angelo Cantoni souligne une discordance, selon Rolland, dans l'évaluation de l'opéra italien au XVIIe siècle. Certes, l'esprit italien est inventif, créateur mais l'idée fuit de plus en plus l'opéra au profit du style. Rolland s'en indigne de même qu'il fait état de la corruption du milieu des auteurs comme Cavalli, Bontempi, Alessandro Scarlatti. Comme en contrepoint à ce « Paraître » de l'opéra, Francis Claudon propose une lecture « Intime », d'un dialogue à distance entre Stendhal et Rolland au sujet de Mozart. En effet, il rappelle que Rolland a été le premier préfacier de la *Vie de Mozart* à l'époque où la mode était à Wagner, Strauss, Debussy, Moussorgsky et qu'il semble lire avec indulgence les considérations stendhaliennes « plus musicographiques que musicologiques ». Mais, en même temps, il explique très bien que Mozart était le musicien de l'Intime, surtout auprès de Stendhal, le méconnu de son temps. En Mozart, Rolland a aimé « l'humanité ».

Ainsi s'élabore une véritable philosophie de la musique dont l'histoire obéit à une sorte de dialectique de la raison musicale. Harmonie universelle et développement de l'Intime. Marie Gaboriaud et Gilles Saint-Arroman témoignent de façon très claire de cette pensée lesquels retracent en particulier le destin de la *Vie de*

Beethoven, parue le 24 janvier 1903, qui sauve les *Cahiers de la Quinzaine* de la faillite et « l'écho » d'autre part d'une leçon prononcée au lycée Henri IV en avril 1894, par Rolland consacrée à la valeur morale de Beethoven et d'un article paru en mai 1901 consacré à l'interprétation des neuf symphonies à Mayence : « De cet article, ma *Vie de Beethoven* est sortie ».

Cette interdépendance de l'esthétique et de l'ontologie est certainement propre à une certaine modernité, comme l'atteste le dialogue entre Berlioz, « un miracle », « ce prodigieux météore » et Rolland orchestré par Cécile Reynaud. Peu après les célébrations du centenaire de la naissance d'Hector Berlioz, Rolland publie « deux grands textes sur l'auteur de la *Symphonie fantastique* dans la *Revue de Paris* (mars 1904). Ils prendront place en tête du recueil d'essais publié en 1908, chez Hachette, *Musiciens d'aujourd'hui* (57 p.). Berlioz est de la lignée des plus grands. « Si le génie est la force créatrice, je n'en vois de cette trempe pas plus de quatre ou cinq dans le monde ; et quand j'ai nommé Beethoven, Mozart, Bach, Haendel et Wagner, je ne lui connais dans l'art musical pas un supérieur, et même pas un égal. » Berlioz est l'auteur d'une identité musicale française.

La recherche philosophique de Rolland et la quête musicale de Strauss qui « est à la fois un poète et un musicien », « un créateur de héros » se répondent, se croisent et semblent aboutir à la célébration d'une autre modernité ; Jean-Jacques Velly montre avec justesse et clairvoyance combien le premier a su voir dans le second « un compositeur dominateur et unique dont les œuvres, issues en partie de Beethoven et de Wagner, illustraient « la défaite du Héros vainqueur », puis, par la suite, « l'un des plus parfaits artistes qui aient jamais manié la langue allemande ».

L'intitulé du colloque précisait bien dans un premier temps « Romain Rolland musicologue... ». Catherine Massip nous invitait avec beaucoup de persuasion à suivre l'élaboration de la méthode de travail du musicologue. Son ambition avouée était de créer une sensibilité au fait que « la Musique commence à prendre sa place dans l'Histoire générale. » Il serait impératif de créer une école des historiens de la musique, car, en ce domaine, tout est à faire. Il conviendrait aussi de rendre accessible au public la musique grégorienne : pourquoi le plain-chant ne serait-il pas proche du chant populaire ? « La race, le milieu, le moment », la leçon de Taine n'est pas oubliée ! Il est urgent d'écrire une histoire de la musique dans un plan synchronique. L'intervention de Michel Duchesneau poursuivait la réflexion en ce sens ; construire une musicologie française moderne. Les relations des musicologues sont éparpillées même si, en 1899, ceux-là fondent la Société internationale de musique (S.I.M.). Il est clair que la musicologie française s'oriente, au tournant du XXe siècle, vers « une indé-

pendance jugée nécessaire pour mettre en valeur, d'abord et avant tout, un patrimoine musical français : Couperin et Rameau sont désormais les égaux de Bach. » De 1890 à 1910, Rolland lutte pour la création d'une véritable musicologie française au service des spécialistes comme du grand public.

À la Sorbonne, Salle Liard, le 18 novembre se tenait la deuxième journée du colloque. Madame Claudine Boisorieux, maire de Clamecy, présente ses remerciements sincères aux organisateurs de cette manifestation et au public. Roland Roudil, responsable scientifique, indique sobrement les axes majeurs de la réflexion du jour : « Rolland et l'écriture de l'Intime », « l'écriture de l'Intime et la psychologie des profondeurs », « De l'écrit autobiographique à la biographie », « Écriture de l'Intime et poésie ».

La musique, c'est aussi l'expression de soi, de la part intime de soi ; « c'est une psychologie dont le cœur est la clef » (R. Roudil) Elle est encore langage universel qui traduit des expériences, des moments de formation. Marc Decimo évoque avec clarté le moment « Bréal » dans l'existence de Rolland. Deux ans de bonheur et la mésentente grandit entre lui qui cherche à vivre dans le monde de l'Éternel et elle qui ne cherche que le monde des plaisirs. Le 1^{er} janvier 1896, une longue lettre essaie de faire le point. 1897 est une année très difficile pour le couple dans lequel Madame Léon Blum (Mademoiselle Lise Bloch, grande amie de Clotilde) joue un rôle douteux. En bref, il est impossible de « se retrouver dans cette famille. » Les interventions de Michel Bréal, son beau-père, restent vaines ; « j'en veux à sa race » écrit Rolland qui a des mots très durs à l'égard de sa belle-famille. « Le secret de mon cœur ne lui [Clotilde] appartient plus » écrit-il à Louis Gillet, « je me sens loin d'elle maintenant », en 1901. 1902 verra le mariage de Clotilde et d'Alfred Cortot.

C'est un tout autre visage de Rolland que présente Sophie Guermès, celui d'un « esprit libre » à Rome (1889-1891). « Si on te demande, Madeleine : que fait votre frère à Rome ? », tu lui répondras : « Mais il y est », écrit Rolland à sa sœur en décembre 1889. Pensionnaire au Palais Farnèse, il travaille aux archives du Vatican à un mémoire sur le nonce Salviati et en publie un autre sur le Dernier procès de Louis de Berquin. « La tutelle maternelle demeure, mais la distance géographique permet au fils une liberté qui s'affirmera au fil du temps comme une nécessité absolue. » Rome joue un rôle essentiel dans la formation de cette forte personnalité. Conquête du Moi, conquête de la liberté.

Allant plus loin encore dans la quête de « l'Être » chez Rolland, Roger Dadoun nous entraîne, à sa suite, dans les « marches » royales de celui-ci, vers l'harmonie intérieure. Mais précisément, « le Voyage intérieur » écarté (Songe d'une vie), on aurait tendance à privilégier

le penseur « panhumaniste », « beau visage à tous sens », « diligent et tenace créateur de l'« Extime ». Nous y vivons les abondantes correspondances, les journaux prolifiques, le théâtre aux pôles divers, les biographies vibrantes, l'immense Beethoven, les deux vastes romans, *Jean-Christophe* et *L'Âme enchantée*, qu'emportent milieux et profondeurs. Admise une « écriture de l'Intime », « j'ai étreint l'Être », Roger Dadoun évoque la grande « Introversion mystique » de l'Inde, le « songe indien » dans lequel Madeleine, sa sœur, joue un rôle capital – *La vie de Ramakrishna* (1929) lui est dédiée, la « réalité hallucinée » du rationalisme de Spinoza, les « Voies lactées » d'Annette Rivière : autant de « marches souveraines » en lacets d'un Rolland visant aux rives du Nirvana, l'harmonie de l'Âme et du Monde.

Nous restons dans les profondeurs de « l'Intime » avec l'intervention pointue de Pasha Tavakkoli. Le dialogue Rolland-Freud commence à Vienne le 14 mai 1924, lors d'une rencontre organisée par Zweig. À la fin de l'entretien, celui-ci remet à son visiteur un exemplaire de son *Introduction à la psychanalyse*. Leur dialogue se poursuivra plus tard. En 1927, Rolland réunit des matériaux pour écrire un « Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante ». C'est alors que Freud lui envoie *L'Avenir d'une illusion*. Il y critique la religion, situant sa racine dans le passé infantile de l'homme. Rolland n'accepte pas ces conclusions. Il demande au philosophe de lui expliquer « le sentiment religieux ». Immanence et Transcendance ne sont pas opposées mais complémentaires. Il y a une religiosité spontanée chez Rolland. Nature et Musique sont deux expressions de l'Être, autrement dit de Dieu. Ce « sentiment océanique » est très suspect pour Freud. Malgré leurs divergences, ils partagent en commun la nécessité de détruire l'Illusion, d'affirmer la rationalité donc de réfléchir selon les données de la raison, la présence d'Eros dans l'univers, la force cosmique de la Joie et le maintien à distance de la Mystique.

Un autre visage de l'Intime est celui révélé par la correspondance composée de vingt-trois lettres échangées de 1931 et 1944 entre Rolland et le jeune sculpteur japonais, Hiroatsu Takata, correspondance récemment retrouvée dans le Fonds Romain Rolland de la BnF. Celle-ci nous renvoie à l'époque (décembre 1931) où l'écrivain fit se rencontrer, à Villeneuve, le sculpteur et Gandhi, où il y invite l'artiste désargenté pour qu'il réalise son buste, aujourd'hui au Japon (mai 1932), où celui-ci souhaite apporter à son cher maître, à Vézelay, du ravitaillement (juin 1943), où il se rend en voiture jusqu'à Saumur, pour assister aux funérailles de leur ami Marcel Martinet (février 1944).

Un retour sur la polysémie du mot « Intime » nous était proposé par Fernand Egéa. Est-ce que la littérature ne se lancerait-elle pas un défi à elle-même ? On pourrait

s'attendre en effet à ce que « de tous les écrits de Romain Rolland où il parle de lui-même... son « Journal » soit le plus intime. Or ce n'est pas le but qu'il assigne à cet écrit : « au contraire, il prétend en faire un simple compte rendu de son moi « extérieur », le Romain Rolland homme public, superficiel, réservant ses secrets les plus cachés pour d'autres publications. » Cependant, une lecture attentive de bien des passages de ce « Journal » révèle le contraire. Rolland y apparaît « Tel qu'en lui-même... »

À partir d'une réflexion approfondie sur l'écriture biographique, Sophie Dessen nous invitait à une relecture des ouvrages rollandiens consacrés à Beethoven (1903) – *La Vie de Beethoven* : on se rappelle encore quelle soudaine révélation fut ce Cahier. » (Péguy) – et 1927-1931, *Beethoven, les Époques créatrices* (1928-1943) – Tolstoï, *La Vie de Tolstoï* (1911) – *Mahâtmâ Gandhi*, édition augmentée, Stock, 1930 [1^{ère} édition 1924] – Ces œuvres seraient-elles seulement l'expression de « l'admiration » vouée par le biographe à ses « modèles », artistes, intellectuels, hommes politiques ou bien seraient-elles le champ où, à travers le cryptogramme du « moi » de son modèle qu'il traque, le biographe dévoile le sien propre ? L'échec de l'entreprise ne s'inscrit-elle pas dans la démesure même du projet : identification et résurrection d'une personnalité cohérente, substance connaissable sous la variété des circonstances ? Restent chez Rolland l'obsession de la Vérité, de l'Authenticité, la pudeur devant les expériences amoureuses de ses héros qui sont retenues comme une des clefs de la Création.

Un autre visage de l'« Intime » se livrait dans l'acte des « Lettres à une jeune femme ». Espace problématique où la perception d'une personnalité semble tour à tour claire ou ténébreuse, bénéfique ou maléfique. Claire Basquin nous invitait à lire ou relire des « lettres écrites par trois auteurs à de jeunes correspondantes : *Lettres à une jeune fille* du poète belge Charles Van Lerberghe, *Lettres à une amie vénitienne* de Rilke, les lettres de Rolland à son amie italienne Sofia Bertolini, *Chère Sofia*. Elle souligne un certain nombre de points communs, l'exigence de l'amitié, les correspondants « se mettent à nu », ils inspirent et donnent confiance, sont conseillers de lecture. Rêveraient-ils d'un bonheur à deux ? Que peut-on deviner de ce que livre ou non l'écrivain à ses destinataires féminines ? Tout cela ne relèverait-il pas d'une « À la recherche d'un bonheur artistique, esthétique, humaine, d'une Thébàide européenne ? »

Comme la veille, au grand Auditorium de la Bibliothèque nationale de France où un concert avait été proposé aux auteurs, acteurs et public du colloque : Liana Mosca, violoniste, Pierre Goy, piano-forte, interprétaient avec ferveur, retenue et brio des pièces de Carl Philipp

Emmanuel Bach, Friedrich Wilhelm Rust et Ludwig van Beethoven, ce vendredi 18 novembre, dans la nef gothique de l'église Saint-Etienne du Mont, « Les Candides », chœur dirigé par Mihaly Zeke, ofraient avec une grande maturité artistique, une discipline exemplaire, une intensité profonde, des pièces de Monterverdi, Gabrieli, Schütz, Ravel, Schoenberg et Martin.

Vézelay « ... le plus beau point de la région, - Sur une colline escarpée, une ville du XIIe et XIVe siècle, avec une merveilleuse cathédrale... » (À Mlle Curtius, 6 juillet 1927), accueillait la troisième journée du colloque. Les deux thèmes proposés étaient « Romain Rolland musicologue » et « Propos intimes – Paroles publiques », Herbert Schneider traite de l'approche rollandienne des œuvres de Beethoven. Plusieurs méthodes sont employées. La plus importante et qui va au centre de la création musicale est l'interprétation « psychologique » dans le contexte de la création des œuvres. L'orateur rappelle le passé professoral de Rolland : dès octobre 1897, un cours en Sorbonne sur l'art français du XVIIe siècle et un autre sur Beethoven. En 1904, ayant reçu la notification officielle de sa nomination en Sorbonne, le voici chargé d'un cours d'histoire de la musique. Il choisit de traiter de « Gluck, ses précurseurs aux XVIIe et XVIIIe siècles et l'Europe musicale de son temps ». – « La musique ne meurt pas ». Rolland affirme cela, affiche une connaissance stupéfiante des témoignages de cette époque et de celle de Beethoven, des écrits sur lui. Ce travail sur Beethoven est à la base des sept volumes qui lui sont consacrés et dont la recherche s'étend sur plus de vingt ans. La culture universelle de Rolland lui permet de faire des comparaisons audacieuses avec des créateurs et des œuvres d'art de l'Antiquité, de la Renaissance : Titan, Homère, Shakespeare. Mais ces comparaisons sont-elles justifiées ?

Jean-Pierre Bartoli nous proposait de réfléchir sur « deux approches contrastées de la musicologie », celle d'un penseur Romain Rolland, celle d'un philosophe Vladimir Jankélévitch. « Rien ne leur semble être en partage, à l'exception de leur profond amour de la musique, leur connaissance intime des rouages du langage *musical* et le fait que cette prédilection cruciale de leur vie a pourtant constitué une part secondaire de ce qui fait leur aura respectivement d'écrivain et de philosophe. » Ils ont en commun le refus de la laideur, l'affirmation de la sensualité (Eros). Rolland est du côté de Berlioz, Jankélévitch, de celui de Debussy et de Fauré. Ni l'un ni l'autre ne sont des théoriciens. L'un s'abandonne avec passion à la narrativité de Beethoven, l'autre à *La musique et l'Ineffable*, (Paris, Editions du Seuil, 1983).

L'intervention d'Yves Jeanneret nous entraînait encore plus loin dans le labyrinthe de l'Intime. « Qu'est-ce que l'Intime ? » interrogeait Michel Margairaz, le

Président de séance. Réfléchir sur l'Intime, c'est prêter attention d'abord à ses médiations, puis à son Devenir « dans les actes de publication et de publicisation – et, symétriquement – de mise au secret. Beaucoup d'acteurs, dont l'auteur lui-même, ont pris part à cette mise en scène de l'Intime. Tout cela dévoile-t-il l'écrivain, le met-il à nu ? Ne reste-t-il pas une énigme ?

« J'ai toujours été loyal avec ma pensée ». Jean Lacoste, citant Rolland, nous faisait remarquer qu'« il est un fil rouge » (image freudienne...) qui court dans toute l'œuvre si diverse de Romain Rolland : la confrontation entre la foi et la raison. De la tragédie de la Foi au triomphe de la Raison, tel serait le parcours rollandien. La Foi est une exaltation, une énergie. « Issu d'un milieu catholique qu'il n'a jamais renié, formé par des prêtres positivistes qui ne le satisfont pas, fasciné très tôt par Spinoza, Rolland se forge un spiritualisme libre de toute Église, associé à une forme de panthéisme qui n'échappe jamais au Doute. Il avait été guéri de tout illuminisme par sa visite à Renan, le jour mémorable où, jeune normalien, « il recueillit pêle-mêle du vieux maître... les propos désabusés et la leçon d'espoir, dont le symbole est « la route qui monte en lacets », conversation qui ne devait plus quitter son imagination. » (J.B. Barrère, *Romain Rolland par lui-même*, Le Seuil, 1955, pp. 36-37). Il est nécessaire d'agir socialement, – c'est un devoir de spiritualité universelle – et de donner un contenu concret à la Foi – la politique de la Fraternité - . Cette ligne de conduite connaît une difficulté aiguë, à Vézelay, à partir de 1938, avec la conversion de Macha, son épouse, l'irruption de Claudel, sa lecture des *Évangiles*, ses conversations avec des religieux, tandis que l'Apocalypse va se déchaîner.

Il revenait à Madame la Présidente, Martine Liégeois, aux responsables scientifiques Roland Roudil et Hervé Audéon de tirer les conclusions de ce colloque, en fait de ces deux colloques : Rolland musicologue, Rolland écrivain de l'Intime.

Madame la Présidente exprimait sa reconnaissance aux intervenants, soulignait la richesse des échanges entre historiens de la littérature et musicologues. Hervé Audéon rappelait chez Rolland la dualité permanente de la raison et du cœur qu'il articule dans sa conception de l'Histoire : « et qui mieux que la musique pouvait laisser s'épanouir cet « instinct de cœur » ? Qui mieux que son approche historienne, pouvait préserver les droits de la « Raison » ? Histoire et Littérature penchent à se rejoindre. Ces journées ont tenté – et réussi – de montrer que l'Historien doit être dans l'Intimité de son sujet.

Roland Roudil insistait avec clairvoyance et mesure sur une constante des intervenants à faire remarquer que l'espace littéraire ouvert par le *Journal*, la *Correspondances* et les *Mémoires* était le lieu d'une mise en scène théâtrale d'un Je « à la recherche de sa propre vérité. »

Toute l'œuvre de Rolland sous le signe de l'Intime : « Je ne parle pas afin de convaincre. Je parle pour soulager ma conscience ». Sans jamais quitter la musique qui lui fut, de tout temps, un refuge et un tonique.

Dès lors ; « Cave carmen », pour emprunter cette injonction à Vladimir Jankélévitch qui, évoquant l'attitude paradoxale des philosophes et des penseurs face à la musique, écrit : « Cave carmen ! prenez garde au charme... Mais non point : refusez, en général, d'être charmés ! » (*op.cit.*, p.12 – cité par Camille Dumoulié, in *Fascinations musicales*, Paris, Desjonquères, 2006, p.10) ? « Ave carmen » plutôt. Les deux visages du colloque

n'en faisaient plus qu'un.

Dans le cadre superbe de la Cité de la Voix, à Vézelay, Liana Mosca (violon) et Pierre Goy, (piano forte) renouvelaient, avec plus de ferveur encore (le génie du Lieu ?) le moment musical offert à la BnF. – Comme une sorte de sublimation de l'Echange.

novembre 2016

Olivier Henri Bonnerot, Professeur des Universités *émérite*.